

# L'ÂTRE PÉRILLEUX

## ROMAN ARTHURIEN DU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Édition bilingue établie, traduite et présentée  
par Laurence Mathey-Maille et Damien de Carné



CHAMPION CLASSIQUES  
HONORÉ CHAMPION  
PARIS – 2022

# INTRODUCTION

## UN HÉROS EN QUÊTE DE SON NOM

Si le prologue et l'épilogue sont bien souvent le lieu où l'auteur médiéval glisse des indices sur la rédaction de son œuvre, c'est à la clôture du texte qu'est dévoilé le titre de *L'Âtre périlleux*, roman arthurien en vers du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> :

Si sacent bien tuit bas et haut :  
Car li Aitres Perilleus faut  
Des que Gavains a tant erré  
Qu'il est a cort a sauveté.  
*Si fine ichi nostre romans.* (v. 7399-7403)

Dans le manuscrit BnF fr. 2168, manuscrit de base (N1) de cette édition, un explicite (*Explicit de l'atre perelleux*) vient confirmer la dénomination du roman, dès lors inscrite sur le parchemin et dans la mémoire<sup>2</sup>. On aurait néanmoins tout aussi

---

<sup>1</sup> Plus probablement avant le milieu du siècle qu'après, mais on ne peut préciser davantage. En effet les romans que connaît l'auteur de *L'Âtre périlleux* (comme *Le Bel Inconnu*, la *Continuation Gauvain*, certainement le *Haut Livre du Graal...*) et ceux qui l'imiteront ensuite (comme *Le Chevalier aux deux épées*) ne permettent pas de resserrer la période de composition de *L'Âtre périlleux* : leur datation est trop éloignée ou trop incertaine. Avec d'autres textes, comme certaines versions de *Guiron le Courtois*, le rapport intertextuel est très équivoque.

<sup>2</sup> Ajoutons que dans deux des trois manuscrits, N1 et A, le titre est mentionné avant les premiers vers : « *C'est de l'atre perillous* » (N1); « *Ici comence li atres perilleus* » (A). Nous avons choisi de conserver le titre de *L'Âtre périlleux*, sans traduire « âtre », qui désigne un cimetière s'étendant autour du porche d'une église. Marie-Louise Ollier propose dans sa traduction « Le Cimetière du Grand Péril »,

bien pu l'intituler *Le Roman de Gauvain* ou *D'une aventure de Gauvain, le Bon Chevalier*<sup>1</sup>, comme le suggèrent les derniers vers de l'œuvre, rappelant les multiples aventures du héros (*Gavains a tant erré*, 7401), ou encore l'incipit :

Ma dame me commande et prie  
 Que une aventure li die  
 Qu'il avint au Bon Chevalier. (v. 1-3)

Pourquoi alors choisir un titre qui renvoie à un récit liminaire occupant environ 700 vers de l'œuvre, soit à peine un dixième du texte<sup>2</sup>? Pourquoi privilégier cette aventure du combat de Gauvain contre le terrible et repoussant diable du Cimetière périlleux? N'est-ce pas là un indice de la démarche souvent déroutante d'un auteur qui ne cesse de bousculer le confort de son lecteur, de le tromper, de l'égarer dans un véritable labyrinthe narratif dont le périlleux cimetière constituerait une mystérieuse entrée?

De fait, si la dame commanditaire exige le récit d'une aventure, le narrateur va largement combler ses attentes – et celles du lecteur – en multipliant les épreuves que le héros devra affronter : victime d'une méprise, celle de la fausse annonce de sa mort violente, le Gauvain de *L'Âtre périlleux* part à la recherche de ses présumés assassins pour faire taire la rumeur de sa disparition et tenter de reconquérir son identité. Ce faisant, il est confronté à un foisonnement d'aventures au fil desquelles l'auteur joue de tous les possibles narratifs et s'applique à renouveler la matière arthurienne du roman.

## L'HORIZON D'ATTENTE ARTHURIEN

Comme le souligne Emmanuèle Baumgartner, le protagoniste du roman, Gauvain, « apparaît comme le héros toujours disponible d'une aventure qui commence, se déroule et s'achève dans l'espace-temps arthurien et ne sort jamais des limites précédem-

---

mais sans vraiment substituer ce titre au titre original (*La légende arthurienne*, dir. Danièle Régnier-Bohler, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1989, p. 605).

<sup>1</sup> C'est le sous-titre choisi par la traductrice Marie-Louise Ollier, *ibidem*.

<sup>2</sup> L'épisode du cimetière occupe les vers 748 à 1443.

ment tracées»<sup>1</sup>. L'encadrement de notre récit confirme cet ancrage arthurien : c'est lors d'une fête à la cour (*A une Pentecouste tint / Li rois Artus feste moult grant*, v. 8-9) que s'ouvre le roman, et c'est à la cour d'Arthur qu'il se clôt dans une scène festive qui renvoie implicitement à l'épisode de la Joie de la Cour dans *Érec et Énide* :

Cascuns d'els grant *joie* demainne.  
De *joie* est toute la cors plaine,  
Car molt ert li rois Artus rices. (v. 7375-7377)

En outre, le lecteur retrouve d'emblée plusieurs motifs typiques des scènes de cour présidées par le roi Arthur. L'un des plus notoires est certainement celui de l'attente de l'aventure à la cour et de l'introduction de cette aventure, qui se manifeste par l'arrivée d'un ou de plusieurs personnages devant la cour réunie. C'est le cas à l'ouverture de *L'Âtre périlleux*, avec dans un premier temps l'arrivée d'une magnifique demoiselle qui requiert à Arthur, par un don en blanc, d'être son échanson, puis le lendemain, alors que débute un fastueux repas, l'entrée dans la salle d'un chevalier de belle allure venu lancer un défi à Arthur et s'emparer de la jeune fille. Il s'agit là de motifs topiques, hérités de Chrétien de Troyes et de ses successeurs. Il n'est que de songer au début du *Chevalier de la charrette*<sup>2</sup>, où un jour d'Ascension, arrive à la cour d'Arthur le chevalier Méléagant qui vient lancer un défi au roi ou encore à *La Quête du Saint Graal*<sup>3</sup> qui s'ouvre sur l'entrée remarquée à la cour, la veille de la Pentecôte, alors que les compagnons de la Table Ronde vont se mettre à table, d'une demoiselle d'une très grande beauté – mais les exemples sont extrêmement nombreux. Un autre motif hérité se retrouve à la fin du récit : il s'agit de la validation des aventures par le roi Arthur, qui est le garant des valeurs chevaleresques. Pour être reconnue, la prouesse d'un chevalier doit en

<sup>1</sup> Emmanuèle Baumgartner, «Les techniques narratives dans le roman en prose», *De l'Histoire de Troie au Livre du Graal, Le temps, le récit (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Orléans, Paradigme, «Varia», 1994, p. 93-116, citation p. 95.

<sup>2</sup> Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, édition et traduction de Catherine Croizy-Naquet, Paris, Champion, «Champion classiques-Moyen Âge», 2006.

<sup>3</sup> *La Quête du Saint Graal*, traduction par Emmanuèle Baumgartner, Paris, Champion, 1983 pour la première édition.

effet être cautionnée par Arthur et sa cour, qui en quelque sorte enregistrent la quête du héros; de nombreux récits arthuriens représentent même le chevalier dictant à des copistes ses diverses péripéties. Gauvain ne déroge pas à la règle: à son arrivée à la cour, dans les derniers vers du roman, il raconte dans le détail au roi Arthur tout ce qui lui est arrivé, toutes ses aventures, c'est-à-dire les expériences, les épreuves, les événements, parfois merveilleux, qui ont jalonné son itinéraire et lui ont permis de mesurer sa valeur au sein de la société arthurienne:

Si li a dit et reconté  
 Com il a de grant paine traite  
 Icele que il prist en l'etre;  
 Puis li dist com il conquesta  
 Cele qu'Escanor amena.  
 Toutes conte les aventures  
 Qu'il a trovés, pesmes et dures. (v. 7304-7310)

Placé à la rime, le terme «aventures» est ici en quelque sorte l'ultime caution du parcours héroïque. Bien plus, il signe l'appartenance de l'œuvre au corpus arthurien. Danièle James-Raoul a bien montré comment «s'il n'est pas vraiment spécifique du roman arthurien, le nom *aventure* s'y épanouit assurément [...], il semble pouvoir être considéré comme un marqueur de ces textes»<sup>1</sup>. Or, sur les 21 œuvres des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles prises en compte par la critique dans le relevé statistique du mot «aventure», *L'Âtre périlleux* se place nettement en tête avec 35 occurrences, dont deux au pluriel. On y trouve également par deux fois les rimes *aventure: dure*<sup>2</sup>, «qui portent un lien intertextuel proprement arthurien»<sup>3</sup>. Ajoutons que dans la moitié des occurrences<sup>4</sup>, le terme *aventure* est associé au verbe *querre*, ce qui renvoie au motif central de la quête, notion clé des romans arthuriens, que notre texte semble décliner dans

<sup>1</sup> Danièle James-Raoul, «Questions de style à propos des romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles», *Journal of the International Arthurian Society*, 4-1, 2016, p. 25-52, citation p. 47.

<sup>2</sup> Vers 4373-4374 et 7309-7310.

<sup>3</sup> Danièle James-Raoul, «Questions de style [...]», art. cit., p. 50.

<sup>4</sup> Voir les vers 2615, 2766, 3607, 5497, 5509, 5524, 5603, 5710, 5739, 5881, 6080, 6087.

deux directions somme toute traditionnelles, celle de la quête courtoise et celle de la quête d'identité.

Dans les textes fondateurs de la matière arthurienne que sont l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth et le *Roman de Brut* de Wace<sup>1</sup>, Gauvain, qui incarne l'idéal chevaleresque, participe à la mise en place de la morale courtoise du chevalier dans ses relations avec la femme. Il est le premier à poser, dans le *Roman de Brut*, l'équation courtoise entre amour et chevalerie : «*par amistié e par amies / funt chevaliers chevaleries*»<sup>2</sup>. Il annonce le Gauvain des romans ultérieurs, dont la renommée de séducteur égalera sinon dépassera la réputation de bravoure, et qui multipliera les aventures courtoises sans jamais faire défaut à une demoiselle ayant besoin de protection. *L'Âtre périlleux* en offre une bonne illustration, qui présente un héros au service des demoiselles en détresse et des amants placés dans une situation amoureuse complexe. Sur la dizaine d'aventures vécues par Gauvain, la première moitié consiste en un secours porté à une demoiselle *desconseillée*. Le héros va ainsi protéger la jeune fille victime, à la cour d'Arthur, d'un enlèvement prémédité par Escanor ; il sauve la demoiselle violentée par le diable du Cimetière périlleux, veut préserver la demoiselle à l'épervier de la colère de son ami jaloux puis l'accompagne lorsqu'elle est abandonnée, et enfin arrache au supplice de la fontaine la pucelle que le cruel Roi de la Rouge Cité oblige à se baigner nue dans l'eau glacée. Le début de l'œuvre met en scène un Gauvain tout entier dévoué à la cause des femmes et le narrateur semble reprendre le personnage emblématique du «Chevalier aux demoiselles», programmé pour le service des jeunes filles en détresse. Dans la seconde partie du roman, Gauvain agit plutôt en arbitre de situations courtoises délicates, sinon désespérées. Il convainc Espinogre, le chevalier inconstant, de rester fidèle à son exigeante amie ; il permet à Cadret, fou d'amour, de reconquérir la femme aimée promise en mariage à un

---

<sup>1</sup> *The Historia Regum Britannie of Geoffrey of Monmouth*, éd. Neil Wright, I Bern, Burgerbibliothek MS 568, D.S. Brewer, Cambridge, 1984, texte traduit par L. Mathey-Maille, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, «La Roue à Livres», 1992 ; Wace, *Roman de Brut*, éd. I. Arnold, Paris, Société des Anciens Textes Français, 1938-1940, 2 volumes.

<sup>2</sup> *Roman de Brut*, *op. cit.*, vers 10771-10772.

riche prétendant ; il livre à Raguidel une demoiselle inhospitalière qui se réjouit finalement de retrouver son amant ; enfin, il réunit les assassins du faux Gauvain, le Faé Orgueilleux et Gomeret sans Mesure, à leurs méprisantes amies.

Le roman est également fondé sur une quête d'identité. Gauvain, le lecteur ne l'ignore pas, est un chevalier d'exception, le « Bon Chevalier ». Sa perfection en fait une référence de la chevalerie arthurienne et s'il se donne pour règle absolue de ne jamais cacher son nom quand on le lui demande, c'est en partie à cause de son renom. Or, dans *L'Âtre périlleux*, Gauvain va perdre son nom, et son renom<sup>1</sup>. Au tout début du roman, alors qu'il s'est lancé à la poursuite d'Escanor, le ravisseur de la demoiselle accueillie à la cour du roi Arthur, Gauvain rencontre trois jeunes femmes, dont l'une lui apprend qu'elles ont assisté à l'assassinat de la *flor de chevalerie* : Gauvain, le neveu du roi, a été tué par trois chevaliers alors qu'il chevauchait désarmé. La mort du héros, dont le corps démembré et dépecé a été emporté par les meurtriers - ce qui suggère une perte totale d'identité -, se trouve ainsi affirmée au seuil de l'œuvre. Dépossédé de son corps et de son identité, le vrai et bien vivant Gauvain doit alors, c'est l'un des enjeux du roman, affronter de multiples épreuves pour faire taire la fausse rumeur de sa mort et pouvoir se reconstruire. Dans un article fondateur, qui élucide bien des mystères de cet étrange récit, Annie Combes a magistralement démonté les subtilités de cette « déconstruction d'un personnage »<sup>2</sup>, de cette mise à mort du neveu du roi. Elle a bien montré en particulier comment l'ultime étape de déconstruction est la perte du nom. Celle-ci est effective dans l'épisode de la Rouge Cité, lorsque le roi vaincu interroge Gauvain pour connaître son nom et reçoit cette réponse : « *Biaus amis, j'ai mon non perdu, / Je sui le Chevalier sans Non* » (vers 3538-3539). Dès lors, la quête d'identité (« *Or le [nom] me convient aller querre* », vers 4121) sera l'objet du parcours chevaleresque de Gauvain, désormais

<sup>1</sup> La forme *non* sert à désigner les deux sens en ancien français, même si l'on rencontre aussi *renon*. Le mot rime avec lui-même dans les deux sens différents aux vers 5253-5254. L'ambiguïté du terme joue à plein lorsqu'il est dit que Gauvain a « perdu son nom », qu'il est *cil sans non* ou qu'il *va querre son non* (v. 5535, 5563...).

<sup>2</sup> Annie Combes, « *L'Âtre périlleux* : cénotaphe d'un héros retrouvé », *Romania*, 113, 1992-1995, p. 140-174, ici p. 142.

devenu *cil sans non*<sup>1</sup>. Ce faisant, il rejoint d'autres chevaliers arthuriens eux aussi marqués par l'anonymat, comme par exemple le Lancelot de Chrétien de Troyes, héros anonyme d'abord désigné par la périphrase «le chevalier de la charrette», avant d'être nommé par la reine Guenièvre au centre du roman : «*Lanceloz del Lac a a non / li chevaliers, mien esciant*»<sup>2</sup>, ou encore le Bel Inconnu mis en scène par Renaud de Beaujeu. Les parallèles avec cette dernière œuvre sont du reste troublants et le roman arthurien de Renaud de Beaujeu, composé au début du XIII<sup>e</sup> siècle, a certainement servi de modèle à l'auteur de *L'Âtre périlleux*<sup>3</sup>. Le *Bel Inconnu* rapporte l'histoire du fils de Gauvain et par un subtil effet de miroir, la parenté des deux héros se tisse, d'un texte à l'autre, autour de l'absence de nom : Gauvain ou *chil sans non* fait écho à Guinglain ou le *Bel Inconnu*, les deux récits mettant en scène la reconquête d'une identité perdue<sup>4</sup>. De plus, dans le roman de Renaud de Beaujeu, après l'épreuve principale, c'est une mystérieuse voix féminine, la voix d'une fée, qui révèle son identité au Bel Inconnu, «Guinglains as non en batestire»<sup>5</sup>, tout en lui annonçant qu'il a pour père Gauvain et pour mère une fée, Blanchemal. Est-ce un hasard si, dans *L'Âtre périlleux*, c'est également une demoiselle féérique – la jeune femme retenue prisonnière dans le cimetière – qui dévoile à Gauvain, après sa victoire sur le diable du cimetière, ses origines et sa destinée ?

Vostre mere si fu mout sage,  
 Auques vous dist de son corage ;  
 Je sai bien qu'ele fu faee,  
 Si vous dist vostre destinee. (v. 1577-1580)

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'est désigné Gauvain vingt-cinq fois, sauf erreur ; voir les vers concernés dans l'Index des noms.

<sup>2</sup> Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, éd. cit., v. 3666-3667.

<sup>3</sup> Les deux textes sont du reste rassemblés dans le manuscrit A (manuscrit 472 du musée Condé de Chantilly), avec d'autres romans arthuriens : *Rigomer, Érec et Énide, Fergus, Gauvain et Hunbaut, La Vengeance Raguidel, Yvain, Le Chevalier de la Charrette, Le Haut Livre du Graal (= Perlesvaus)*.

<sup>4</sup> Sur la question de l'anonymat dans les récits médiévaux, voir Jane Bliss, *Naming and Namelessness in Medieval Romance*, Cambridge, Brewer, 2008.

<sup>5</sup> Renaud de Beaujeu, *Le Bel Inconnu*, texte publié, présenté et traduit par Michèle Perret et Isabelle Weil, Paris, Champion, «Champion Classiques», 2003, vers 3233.



La demoiselle connaît bien Gauvain, elle n'a pas besoin par exemple de lui demander son nom lorsque, surgissant du tombeau dans le Cimetière périlleux, elle l'interpelle tout naturellement : « *Gavains, fait el, mout me mervel / Se vous avés paour de moi* » (vers 1164-1165)<sup>1</sup>. Elle guidera ensuite Gauvain dans son combat contre le diable, puis dans sa lutte contre Escanor, le chevalier ravisseur, en lui rappelant les mises en garde de sa mère, dont elle semble proche. Tout se passe comme si cette demoiselle détenait des secrets sur l'identité de Gauvain.

Et c'est peut-être là l'une des clés qui pourrait expliquer le bien-fondé du titre. La question fondamentale de l'identité trouve dans ce premier épisode du cimetière un ancrage essentiel puisque Gauvain, déjà déclaré mort par les trois demoiselles rencontrées au tout début du récit, y réalise son premier exploit, guidé par un être mystérieux qui sait tout de lui, et qu'il y retrouve le surnom de Bon Chevalier qui lui était attribué dans le prologue<sup>2</sup>. Le passage par l'Âtre périlleux serait en quelque sorte une épreuve prédestinée, nécessaire. Si dans *L'Âtre périlleux*, par un habile jeu de miroir et d'intertextualité, Gauvain, tout comme Guinglain dans *Le Bel Inconnu*, est présenté comme le fils d'une fée<sup>3</sup>, n'est-ce pas pour affirmer, au seuil d'une œuvre à rebondissements, qu'il est sous haute protection féérique et peut donc se jouer de son identité et de la perte de son nom pour mieux reconstruire et forger, en le renouvelant, son statut de héros. Du reste, la question du nom est centrale dans *L'Âtre périlleux*, qui se plaît à réutiliser et remotiver des noms et surnoms arthuriens, comme Escanor<sup>4</sup>, Brun sans Pitié (à relier à Breüs sans Pitié, chevalier néfaste qui hait les demoiselles et écume les romans arthuriens à partir du

---

<sup>1</sup> Ce n'est pas le cas du jeune homme que Gauvain entend passer un peu plus tôt alors qu'il se trouve déjà dans le cimetière. Effrayé par la présence d'un homme dans ce lieu maléfique, le jeune homme tourne vers lui son cheval et lui demande aussitôt qui il est et de quel pays il vient, avant de révéler au neveu d'Arthur les dangers qu'il court s'il passe la nuit dans l'Âtre périlleux, habité par le diable.

<sup>2</sup> Vers 1411, cf. v. 3. Comparer aussi avec les récriminations de Keu, au v. 241.

<sup>3</sup> Que la mère de Gauvain soit une fée n'est pas attesté dans la tradition, qui présente Gauvain comme le fils d'une sœur du roi Arthur et du roi Lot d'Orcanie.

<sup>4</sup> Sur ce personnage, voir l'article de Damien de Carné, « Escanor dans son roman », *Cahiers de recherches médiévales*, 14, 2007, p. 153-175.

*Tristan en prose*), ou encore Tristan-qui-ne-rit, présent dans quelques autres textes arthuriens peut-être connus de notre auteur<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, ce dernier invite sans cesse le lecteur à méditer sur la nomination<sup>2</sup>, à suivre finalement ce conseil que la mère de Perceval donne à son fils : « *Le non sachiez a la parsome, / Car par le non conoist l'an l'ome* »<sup>3</sup>. Et c'est bien la quête du nom qui semble commander toute l'organisation d'un roman dans lequel les aventures se déploient et s'enchevêtrent de manière complexe.

### L'ENTRELACEMENT DES AVENTURES : UNE SAVANTE *CONJOINTURE*

Utilisant la métaphore du démembrement, qui renvoie à l'épisode de l'assassinat du « faux » Gauvain, dont les meurtriers ont dépecé le corps, Annie Combes souligne l'éclatement du récit en de nombreux « épisodes qui s'achèvent par des mises en suspens »<sup>4</sup>, sous les yeux d'un lecteur bien souvent décontenancé par la succession de scènes dont il peine à saisir le sens et par la multiplication de personnages qui apparaissent, puis disparaissent et réapparaissent inopinément au fil des pages<sup>5</sup>. Le narrateur lui-même semble conscient de cette complexité et juge bon parfois de récapituler les nombreux objets de la quête. Après sa victoire

<sup>1</sup> Voir *Durmart le Gallois, La Vengeance Raguidel...*

<sup>2</sup> Sur cette attention que l'auteur de *L'Âtre périlleux* porte aux noms, on se reportera à l'article d'Annie Combes, « *L'Âtre périlleux*: cénotaphe [...] », art. cit., en particulier les parties intitulées « L'obsession onomastique », p. 153-164 et « Perte du nom et mutisme narratif », p. 168-171. Signalons également l'article de Damien de Carné, « *L'Âtre Périlleux* et l'arbitraire du signe. Noms motivés et immotivés dans un roman arthurien du XIII<sup>e</sup> siècle », à paraître aux Presses universitaires de Rennes.

<sup>3</sup> Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, traduction et présentation de Jean Dufournet, Paris, Garnier Flammarion, 1997, v. 561-562.

<sup>4</sup> Annie Combes, « *L'Âtre périlleux*: cénotaphe [...] », art. cit., p. 164. L'auteur s'est livrée à une subtile analyse des multiples emboîtements et chevauchements narratifs dans *L'Âtre périlleux*, pages 164-168.

<sup>5</sup> Les critiques ont bien souvent souligné la complexité et les incohérences de la structure du roman. Dans son article « Le soi et le double dans *L'Âtre périlleux* », *Études françaises*, 32, 1996, p. 117-128, Lise Morin évoque les multiples reproches concernant la composition négligée de *L'Âtre périlleux* (voir p. 127).

contre Espinogre, le chevalier amoureux et inconstant, Gauvain, ayant demandé à ce dernier de l'accompagner désormais dans la quête de son nom qu'il a perdu (vers 4119), résume toutes les épreuves à venir : ils parcourront le monde par monts et par vaux en quête du Gringalet, le cheval de Gauvain ; ils partiront en quête des demoiselles, celles qui ont annoncé à Gauvain sa propre mort ; ensuite, ils chercheront ceux qui se sont vantés à tort de l'avoir tué ; puis le chevalier sans nom (c'est-à-dire Gauvain) se mettra en quête de Gauvain, qu'il trouvera sans peine car il sait bien ce qu'il est devenu (vers 4236-4255). Plus loin, dans l'épisode de la demoiselle orgueilleuse, amie de Raguidel de l'Angarde, le narrateur prend soin de préciser que le frère de la demoiselle est un personnage que le lecteur/auditeur a déjà rencontré dans une précédente aventure, au cours de laquelle Gauvain a perdu son cheval :

K'il estoit icel chevalier  
 Qui laisça Gavain o s'amie  
 U bois par sa grant jalousie,  
 Et qui lor cevax en mena. (v. 5036-5039)

Ces repères permettent de faire le lien entre les épisodes entrelacés, comme pour mieux s'orienter dans ce touffu labyrinthe narratif de *L'Âtre périlleux*. La longue analyse du roman, que nous proposons à la suite de l'introduction, témoigne de cette complexité et si nous avons choisi de présenter un résumé très précis et détaillé, presque exhaustif, c'est pour mieux guider le lecteur moderne dans le dédale des aventures de Gauvain.

Une lecture attentive suggère toutefois que le roman repose sur une organisation structurale précise et, selon nous, savamment orchestrée autour de trois parties assez clairement dessinées. Une première partie du récit comprend l'aventure initiale de l'enlèvement par le grand chevalier Escanor d'une demoiselle à la cour d'Arthur, suivie du départ de Gauvain à sa poursuite, de la rencontre des trois demoiselles éplorées qui se lamentent sur sa (fausse) mort, de l'épisode du Cimetière périlleux et du combat contre Escanor finalement vaincu et tué par Gauvain. Après sa victoire, Gauvain entame le voyage de retour vers Carduel, la résidence d'Arthur, lorsqu'une nouvelle aventure est annoncée.

Nous sommes alors au vers 2519, seul endroit du roman où les trois manuscrits présentent ensemble une lettrine, ce qui laisse penser que la fin d'Escanor, qui intervient à peu près au premier tiers du roman, bénéficiait sans aucun doute d'un marquage structurel dans l'archétype. La deuxième section du roman s'ouvre alors que Gauvain repart seul à l'aventure : il confie en effet au jeune homme qui l'accompagnait le soin de conduire auprès de la reine Guenièvre la demoiselle du cimetière et la jeune fille enlevée à la cour, l'amie d'Escanor. L'épisode de la demoiselle à l'épervier inaugure ce deuxième mouvement et il est à l'origine d'une succession d'aventures qui se répondent avec des jeux de symétrie et de reprise. Gauvain rencontre en effet des chevaliers et des demoiselles en proie aux tourments de l'amour ou malmenés par leurs ami(e)s, comme la jeune fille à la fontaine de la Rouge cité, Espinogre et son exigeante amie, Cadret, le chevalier «enchanté», séparé de celle qu'il aime, Codrovain et Raguidel réconciliés avec leurs amies. Tous ces personnages se retrouvent au moment de l'assaut lancé pour venir en aide à Cadret, décidé à affronter l'escorte de vingt chevaliers emportant sa bien-aimée chez un riche homme qu'elle doit épouser contre son gré. La réunion des protagonistes, après la victoire contre les vingt ennemis, dénoue l'écheveau compliqué qui s'était formé à partir de la scène de l'épervier et marque la fin de la deuxième partie. Gauvain se sépare en effet de tous ceux qu'il a croisés au cours de ces dernières aventures, pour repartir en quête de son nom, acceptant pour seul compagnon Espinogre. À cet endroit du récit, une intervention du narrateur donne une indication de régie narrative qui signale le début de la troisième partie :

Or me restuet dire coment  
 Cil qui aloit por son non querre  
 En aventure par la terre  
 Puet traire a cief de son affaire. (v. 5562-5565)<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> On peut aussi, comme Annie Combes, la situer juste au-dessus, à la faveur de la réapparition du nom de Gauvain, qui cesse un court instant d'être *cil sans non* : *A tant se part des chevaliers / Gavains, et va querre son non / Entre lui et son conpaignon* (vers 5534-5536). Voir Annie Combes, «*L'Âtre périlleux* : cénotaphe [...]», art. cit., p. 171.

À partir de là commence, avec l'introduction de nouveaux personnages, la résolution du problème initial (démembrement de Gauvain, perte du nom) et la réparation des méfaits exposés dans la première partie. C'est d'abord un élégant seigneur, Tristan-qui-ne-rit, qui va raconter à Gauvain et Espinogre l'histoire du meurtre du « faux » Gauvain et leur révéler le nom des deux meurtriers, Gomeret sans Mesure et l'Orgueilleux Faé. Partis à leur recherche, Gauvain et Espinogre les affrontent en combat singulier. Les meurtriers sont vaincus et se rendent et c'est alors que Gauvain révèle son nom retrouvé à l'Orgueilleux Faé. Ce dernier promet de redonner la vie au chevalier démembré et de rendre la vue au jeune garçon qui s'était porté à son secours. Après un dernier combat contre un chevalier noir, le Laid Hardi, Gauvain revient à la cour d'Arthur pour raconter ses aventures ; tous les protagonistes du roman se trouvent alors réunis et les fils de l'intrigue se dénouent dans une atmosphère joyeuse.

La composition du récit n'est pas négligée, loin s'en faut, et de multiples jeux d'échos entre les différentes parties viennent confirmer l'ordonnancement élaboré de l'histoire. En témoigne l'importance de la duplication, à l'œuvre dans tout le roman. Tout d'abord, la construction des personnages semble reposer sur le motif du double. Par exemple, Cadret, le chevalier amoureux, ressemble beaucoup à Espinogre lorsqu'il commence à raconter son histoire d'amour. Mais c'est surtout Gauvain qui cristallise tous les effets de miroir. Les différentes facettes de son personnage se retrouvent chez les nombreux adversaires qu'il affronte. L'illustration la plus évidente concerne Escanor, souvent présenté comme un double négatif du héros. Lorsque la demoiselle du cimetière rappelle qu'il possède la force de trois chevaliers, les plus hardis et les plus redoutables que l'on puisse trouver, mais que ses forces baissent progressivement dès que l'heure de midi est passée, le rapprochement avec Gauvain est évident : le thème du chevalier dont les forces déclinent ou grandissent selon l'heure du jour est en effet le plus souvent associé, dans les romans de chevalerie, au neveu du roi Arthur qui, en souvenir de son baptême reçu à midi, voit chaque jour à cette heure sa fatigue s'effacer et ses forces décupler. Et si Gauvain refuse d'accorder sa grâce à Escanor, s'il le tue sans autre forme de procès, c'est certainement pour « exterminer

impitoyablement cette image possible de lui-même»<sup>1</sup> et pour reconquérir symboliquement la force solaire qui lui revient.

De la même manière, la confrontation avec Espinogre, le chevalier infidèle et inconstant, n'est-elle pas un moyen de refléter la propre frivolité de Gauvain ? Séducteur impénitent incapable de s'attacher à une femme, l'illustre chevalier, on le sait, décline toujours ses amours au pluriel et l'inconstance est l'une de ses caractéristiques principales – du moins est-ce ainsi dans les autres romans. Sa victoire face à Espinogre pourrait alors être un moyen de réaffirmer son pouvoir de séduction<sup>2</sup>, ou, à l'inverse, de neutraliser cette image traditionnelle de son personnage.

D'autres figures enfin entrent en résonance à travers la couleur rouge et l'identité de Chevalier vermeil. Escanor est le premier chevalier vermeil qui apparaît dans le roman : alors qu'il chevauche loin devant Gauvain, ce dernier le reconnaît à son destrier et à son écu de couleur vermeille étincelant au soleil (v. 1516-1518). C'est ensuite le roi de la Rouge Cité qui possède une armure « plus rouge que nul sanc » (v. 3102), ce qui fait de lui un double possible d'Escanor, mais un double moins dangereux pour Gauvain, qui l'épargnera à l'issue du combat<sup>3</sup>. À la fin du roman, le nom du Chevalier Vermeil ressurgit au moment où Tristan-qui-ne-rit explique les raisons qui ont poussé l'Orgueilleux Faé et Gomeret sans Mesure à vouloir tuer Gauvain (vers 5736-5805). Les deux chevaliers étaient amoureux de deux sœurs, qui refusaient obstinément de répondre à leurs avances, car elles se destinaient l'une à Gauvain et l'autre au Chevalier Vermeil (*i. e.* Perceval, dont le nom est censé être encore inconnu), affirmant qu'ils étaient les meilleurs des chevaliers. C'est alors pour prouver leur supériorité sur ces illustres rivaux que l'Orgueilleux et Gomeret ont décidé d'affronter le

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>2</sup> Sur ce point, voir les analyses de Lise Morin, « Le soi et le double [...] », art. cit.

<sup>3</sup> Gauvain se retrouve impliqué dans une péripétie analogue au cours du *Perlesvaus* mais ne peut, dans ce dernier roman, empêcher l'assassinat par Marin le Jaloux de son amie qu'il tient dans l'eau froide. Les rapports chronologiques entre les deux textes ne sont pas certains, cependant.